

Rencontre Arcadienne en Forez

Centre Culturel de Goutelas
(Marcoux)

2-3 octobre 2009

Propos d'introduction

Marc Delacroix

Président du Centre Culturel de Goutelas

« Il est des mots qui semblent défier le temps. «Arcadie » est l'un d'eux ».

Ainsi débute le livre de Françoise Duvignaud « TERRE MYTHIQUE TERRE FANTASMEE, L'ARCADIE ». Celle-ci dit encore : *«le choix arcadien, à la jonction du politique et de l'esthétique, semble répondre à un besoin constant, durant les périodes de crise sociale, de remise en question du pouvoir... elle ajoute que l'Arcadie semble être une réponse déguisée à l'urgence de transformer le réel...(Mais) l'Arcadie ne prétend pas être une terre expérimentale de renouveau social, on y cherche le bonheur que l'on y amène et que sa configuration géographique permet de réaliser...C'est un « ailleurs » où le bonheur est possible. Aucune faute originelle n'en a chassé l'homme ou la femme : il ne s'agit pas d'un monde qui aurait été si...mais d'un monde qui est, quelque part...où le péché n'existe pas. »* Ce « quelque part » Honoré d'Urfé l'a mis en scène délibérément dans le Forez à travers L'Astrée.

Et quand Paul Bouchet évoqua « L'Arcadie » en 2001, ici même, lors du 40ème anniversaire de la restauration de Goutelas, «demeure humaniste dans un paysage astréen», cette maison d'Adamas dans L'Astrée, le hasard évidemment n'y était pour rien : ici, le mythe rejoint la réalité, se perpétue, se transforme. Tout se coule à GOUTELAS dans le souffle arcadien, par, et bien au-delà du roman d'Honoré D'Urfé.

Ainsi, la restauration-reconstruction de cette maison dans les années 60, fut un défi immense. Ce défi fut rendu possible par la seule volonté d'hommes et de femmes d'horizon les plus divers, voire les plus contraires, mais capables de rêver un monde où justement les différences ne sont plus des barrières mais gisement de *forces imaginantes** pour construire un monde plus harmonieux : ainsi se forgea l'esprit de Goutelas, où se mêle utopie et réalité. Goutelas est ce lieu où « l'on rêve l'impossible pour réaliser TOUT le possible ».

Deux mythes universels, l'Astrée, l'Arcadie, réunis en Forez, voilà une toile de fond exceptionnelle, un socle sur lequel il est possible de construire des projets de développement structurants pour ce Pays du Forez, parce que porteurs d'identité et de sens, et parce qu'offrant un potentiel de développement économique transversal intelligent. Nos amis grecs l'ont bien compris qui associent fort justement le mythe arcadien à la moins poétique mais très actuelle notion de développement durable. En résumé, il s'agit de se donner des raisons de vivre en ce pays et se doter de moyens d'existence.

*inspiré par « *les forces imaginantes du droit* » de Mireille Delmas Marty.

Dès 2003 nous sommes allés à la rencontre des Acadiés, des Arcadiens, et bien sûr en premier lieu de l'Arcadie grecque, au cœur du Péloponnèse. Grâce à Dominique Lardet et à Christos Alexopoulos amoureux fou de son pays, nous avons plongé -pas à la manière de Céladon, dans L'Astrée, même s'il y avait là aussi quelque chose d'initiatique- dans l'univers de cette Arcadie à la fois originelle et bien réelle, du mont Lycée au fleuve Ladon en passant par Tégée, Mantinée, Karitaina, les gorges de Lousios etc... sur les traces de Pausanias. Les moments passés avec les hommes et les femmes de ce pays furent l'occasion de vraies rencontres portées par les valeurs arcadiennes.

Puis nos pas nous ont guidé à Weimar, Arcadie allemande, patrie de Goethe, Schiller, Wieland, où Sabine Chéramy, Angélica Schneider, Thomas Bleischer, Burkhard Kolbmüller nous ont fait découvrir avec enthousiasme la beauté des parcs, patrimoine de l'Humanité et si proche de l'horreur de Buchenwald. Puis ce fut Ferrare, de façon plus confidentielle. Enfin, des contacts sont pris à Tolède, pays de Cervantès et de Don Quichotte...

Des projets sont nés : une première étape pour un projet européen en 2006-2007 associe la commune de Tégée, la Stiftung de Weimar et notre Communauté de Communes du Pays d'Astrée. D'autres projets prennent corps : « Les Chemins de L'Astrée » doivent maintenant prendre leur vraie dimension et contribuer à la création d'un réseau de Chemins arcadiens européens, par exemple, en lien avec d'autres Chemins littéraires. Un réseau d'échanges culturels, économiques, labellisé arcadien pourrait voir le jour etc...

Pour aujourd'hui, à la faveur de ces rencontres internationales arcadiennes, nous voulons d'abord honorer et remercier vivement nos amis grecs de « l'Arcadia International Network » qui nous ont aimablement invité à participer, en août 2008, à la création de leur réseau International Arcadien et nous ont demandé d'en être membre fondateur. Nikos Kalteziotis, président de l'International Society for Arcadia et Angelos Dendrinou nous présenteront ce réseau, ses objectifs, en particulier le soutien aux projets arcadiens.

Car en organisant ces rencontres arcadiennes, nous avons aussi l'ambition ici d'affirmer la solidité du socle culturel historique qui fait du Forez une terre singulière, beaucoup plus connue dans le monde entier. Pour cela nous avons souhaité les éclairages de personnalités universitaires éminentes. Je veux les remercier, infiniment, d'avoir accepté notre invitation: vous saurez Mesdames et Messieurs, nous parler de l'univers arcadien, de telle façon que tout forézien désormais tirera grande fierté d'en être !

Nous pourrions débattre, avec Madame Delphine Denis, professeure de littérature à la Sorbonne, de l'Arcadie du point de vue de L'Astrée dont elle est spécialiste, essentiel pour nous foréziens ; nous évoquerons sans doute les « ARCADIES MALHEUREUSES » titre de l'ouvrage de

Madame Françoise Lavocat, professeure à Paris , qui semble contredire Pedro Olalla auteur du livre « ARCADIE HEUREUSE » dont nous attendons avec impatience la version française ; l' apparente contradiction entre ces deux appellations, Arcadie heureuse, Arcadie malheureuse, apporte d'ailleurs un éclairage au film , apporté par nos amis Grecs « Et in Arcadia Ego », que nous avons vus hier soir et qui est à votre disposition.

Avec Marie- Claude Mioche, professeure de lettres, qui remplace, au pied levé, Angelika Schneider qui n'a pas pu se joindre à nous , nous verrons l'importance fondamentale du paysage, ce paysage qu'il nous faut impérativement sauvegarder dans la plaine du Forez au regard de l'urbanisation galopante . Madame Carolin Fischer jusqu'alors professeure à Berlin et, depuis cette rentrée, professeure de littérature comparée à l'université de Pau, nous montrera au cours de la table ronde le rayonnement de l'inspiration arcadienne après L'Astrée ...

Au début de l'après-midi, nous pourrons profiter, dans la salle du Grand Juge, des gravures que met aimablement à notre disposition l'université de Trier, deux de ses représentants sont dans la salle. Ces gravures sont des représentations de l'Arcadie du XVIème au XIXème siècle. Elles son accompagnées de l'exposition que nous avons réalisée, avec nos amis allemands en particulier, au cours du projet européen 2006-2007 que j'ai évoqué précédemment.

Nos débats de l'après-midi, après quelques interventions officielles, reprendront par la présentation , par Pedro Olalla, des fondements du mythe arcadien.

Tout cela devrait étayer solidement la présentation de nos projets pour le pays d'Astrée, avant que Paul Bouchet ne conclue nos débats.

Nous clôturerons cette journée d'une part par l'accueil de nouveaux membres au sein de l'Arcadia International network et de l'International Society for Arcadia, d'autre part, par quelques gestes symboliques et un concert de planter symboliquement un chêne arcadien. Enfin nous entendrons un concert donné par le Trio Wentzo qui interprètera, entre autres « la Symphonie pour un monde meilleur » que Duke Ellington composa en 1943, et dont il donna, ici même, lors de sa visite à Goutelas en février 1966.

Alors Mesdames, Messieurs, soyez remerciés pour votre présence qui nous honore. Soyez toutes et tous les bienvenus dans cette maison, à Goutelas, en terre d'Astrée, dans ce Forez que nos amis grecs eux-mêmes ont déjà qualifié, et nous en sommes fiers, d'Arcadie Française.

Marc Delacroix est Président du Centre Culturel de Goutelas depuis 1999

*De l'importance du paysage pour un territoire arcadien
Le paysage atout culturel et touristique majeur*

Intervention de Marie-Claude Mioche

Traiter du paysage pourrait être une histoire sans paroles : il suffit de regarder, de ressentir. Cette préoccupation pourrait d'ailleurs relever d'un souci purement esthétique. Mais essayer de lire l'évolution d'un paysage, celui du Forez qui nous concerne, ouvre inévitablement à réflexion.

Le mot paysage, défini comme « partie d'un pays que la nature présente à un observateur », est entré dans le lexique français en 1549. C'est un mot récent. Il prend naissance à la Renaissance, puis son usage se renforce à l'âge baroque, au XVIIIème et XIXème siècle. Il est d'abord associé à la peinture, à la gravure, à la littérature qui dessinent des paysages harmonieux, nés de l'imagination. *L'Astrée* est, sans doute, le premier vrai « roman paysage » réaliste. En effet, l'Arcadie, paysage rêvé, paysage littéraire et pictural, y épouse avec précision la réalité topographique du Forez que l'auteur célèbre et que les personnages parcourent inlassablement, de hameaux en villages, d'une rive à l'autre du Lignon.

Aujourd'hui, se préoccuper du paysage, au pays de *L'Astrée*, ce n'est pas vouloir idéaliser le Forez, c'est affirmer, en toute connaissance – et les visiteurs et touristes nous le rappellent - qu'il y a là un atout et un enjeu de qualité de vie, une nécessaire alliance à maintenir entre l'homme et la nature, composante essentielle de l'idéal arcadien. Le Forez d'aujourd'hui est-il une Arcadie ? A-t-il vocation à le rester ou à le devenir ? Telles sont les questions que nous pouvons nous poser en regardant ces images de lieux que nous connaissons bien et que nous oublions parfois de voir.

Regarder le Forez, c'est constater combien le paysage associe étroitement nature et culture, et se persuader que le lien entre ces deux concepts, souvent opposés, c'est l'homme. Regarder le Forez, c'est regarder une entité humaine : on y voit quelques espaces préservés, des espaces cultivés qui ont acquis une complémentarité harmonieuse ancienne, grâce à une gestion raisonnée, voire raisonnable des activités : les cultures, l'habitat, y sont cohérents avec la géologie, la géomorphologie et le climat. Pour toutes ces raisons, les paysages du Forez (le pluriel s'impose en raison de la diversité du territoire) dessinent un art de vivre que l'on peut qualifier d'arcadien. Le patrimoine architectural témoigne, lui aussi, de l'utilisation pertinente des données géographiques pour des besoins défensifs, religieux, culturels : autre alliance de l'homme avec la nature.

Ces images d'une histoire ancienne sont encore un peu notre présent. Mais nous voyons aussi que l'évolution actuelle des activités de production et de l'habitat rend plus prégnante, plus désordonnée, et paradoxalement plus précaire la présence humaine. Est-ce l'image de notre avenir ?

En contrepoint, quelques images des parcs de Weimar, nous offrent le « rêve d'une ville verte ». En 2004 puis en 2006 les architectes paysagistes de ces parcs nous ont accueillis et montré

avec enthousiasme comment la culture (intellectuelle) modèle depuis deux siècles le paysage et dessine, au bord de l'Ilm et dans la campagne environnante, une oasis arcadienne, invitation au temps de vivre. A Weimar, la culture anglo-saxonne des parcs et jardins inclus dans la ville, se double de la mise en espace d'un rêve classique d'harmonie. Cette mise en valeur de la nature, véritable mise en scène de la simplicité et de la beauté commença en 1778 sous l'impulsion du duc de Weimar élève de Goethe, et s'accomplit en plusieurs étapes pendant des dizaines d'années. Ces parcs sont aujourd'hui patrimoine mondial de l'UNESCO. Entretien soigneusement par les jardiniers, ils se renouvellent en permanence selon le cycle de la nature. Ils sont un espace de promenade offert à tous et le lieu d'une rencontre naturelle avec les idées humanistes de la littérature et de l'art classique allemands. Ils attirent 3 millions de touristes par an.

Ainsi se pose à nous, Foréziens, cette question : Comment valoriser au mieux le territoire du Forez, lieu de concentration majeur de culture et de civilisation ? Comment préserver, sur les bords du Lignon, une terre arcadienne, astréenne, belle et agréable pour ses habitants, accueillante aux touristes-visiteurs ?

La vision poétique associée à la volonté politique ne peut, en ce domaine, qu'être créatrice de projets d'avenir pour ce territoire.

Marie- Claude Mioche, agrégée des lettres classiques, est vice-présidente du Centre Culturel de Goutelas.

Table ronde
Transmission du mythe de l'Arcadie
et dimension littéraire de l'Arcadie forézienne
à travers l'Astrée

Communication de Pedro Olalla :
Formation et transmission de l'image de l'Arcadie,
depuis ses origines jusqu'à la Renaissance

Pendant plus de deux mille ans de guerres sanglantes, d'injustices flagrantes et d'abus de puissance, des voix poétiques, susceptibles de maintenir vivant l'appel sincère à l'harmonie et à la simplicité à travers une image bucolique, n'ont jamais manqué à notre culture. Il n'est guère facile de

préciser quand est né ce rêve, mais à partir de l'oeuvre du poète Virgile, ce rêve acquit à jamais le nom d'Arcadie.

L'Arcadie n'est donc pas seulement une région historique et contemporaine à la fois, mais aussi – et en tout premier lieu - un nom qui a prévalu dans notre civilisation, associant l'évocation de la paix, de l'innocence, de l'harmonie, de la nature, de la joie de vivre, de la liberté d'amour, de la sensibilité, de la simplicité, de la justice, de la modération, et du retour à l'essentiel. L'Arcadie est le rêve d'un bonheur simple et accessible, la description vague et suggestive d'un lieu où l'homme ne se sent pas déraciné.

Contrairement à d'autres mythes, le mythe de l'Arcadie ne peut être conté. Il est sans commencement et sans fin, il n'a pas de personnages qui lui sont liés. Il consiste en touches légères : ce sont des gestes, des allusions, des traits reconnus comme arcadiens mais dispersés par les mots et par les œuvres nées dans des époques et des lieux bien distincts. L'Arcadie, libre des contraintes d'un récit, est surtout une image et c'est dans cette ouverture et cette suggestion qu'a toujours résidé son pouvoir.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le mythe de l'Arcadie n'est pas non plus une des histoires très anciennes de la mythologie grecque. C'est en un certain sens un *nouveau mythe*, peut-être le premier de ceux qui ont éclairé notre civilisation occidentale. A la différence des mythes grecs, l'Arcadie n'est pas un de ces récits, venus par bribes jusqu'à notre culture, depuis la nuit des temps, et qui ont réparé leur image malmenée dans les vers d'Homère ou d'Hésiode. Le mythe de l'Arcadie fut et est toujours en gestation au sein de la culture occidentale. Il se peut donc que les mythes grecs soient fondamentalement un héritage, mais le mythe de l'Arcadie fut et est toujours en pleine gestation au sein de notre culture. Le plus important, c'est que c'est une création *in fieri* ; ce qui nous rend, non seulement héritiers, mais aussi continuateurs, participants, coopérateurs, de son évolution.

Où remonte cette image puissante ? Comment a-t-elle évolué et s'est-elle perpétuée à la fois au cours du temps ? tenter de répondre avec clarté à cette difficile question est l'objet de notre table ronde.

A la recherche de cette image poétique puissante qui voyage dans le temps et qui est liée d'une manière particulière aux mots, je m'intéresserai aux origines : une large période de plus de deux mille ans qui va de l'Antiquité gréco-latine jusqu'au moment où l'Arcadie fait une irruption triomphante dans la Renaissance avec l'œuvre de Jacopo Sannazzaro.

Commençons par ce qui est le plus clair : Si, dans l'Antiquité exista un poète dans l'œuvre duquel le nom d'Arcadie est définitivement devenu le symbole d'un monde ancien de valeurs authentiques opprimé par le poids de la civilisation, d'un environnement bucolique habité par des dieux de la nature sauvage et par des bergers sensibles et innocents, d'un lieu agréable poursuivi par la nostalgie et le désir, ce poète fut **Virgile**. Sans aucun doute, la fusion suggestive entre l'Arcadie réelle et mythique ainsi que la cristallisation de cette image poétique, objet de mon propos, ont eu lieu dans l'œuvre de Virgile, et notamment dans ses *Bucoliques*. Cependant, nous devons nous demander sur quels éléments se fonde l'Arcadie de Virgile.

D'une part les premiers poèmes bucoliques de l'Antiquité, avaient pour motif central la mort violente d'un beau berger sicilien à qui le dieu Pan avait appris à jouer avec douceur du chalumeau : c'est le berger Daphnis, poète et musicien, dont la perte fut pleurée pour la première fois par les vers sensibles de **Philoxène** et de **Stésichore**. La mort d'un beau jeune homme aimé des dieux était un motif récurrent dans les mythes et les rituels qui représentaient, de manière symbolique, la régénération annuelle de la nature : c'est le cas d'Adonis, aimé d'Aphrodite et de Perséphone qui se le disputaient. C'est le cas d'Attis, le jeune eunuque de Phrygie aimé par Cybèle, et le cas d'Orphée, poète et musicien qui, dans un effort héroïque affronte la mort avec tout son art. Tous ceux-là, vénérés en tant que dieux authentiques ont aidé à former l'image arcadienne du berger-poète.

D'autre part, **Hésiode** fut sans aucun doute un berger-poète, à qui les dieux de la montagne apprirent à dire sa pensée alors qu'il faisait paître ses moutons aux pâturages de l'Hélicon. Hésiode apprit des muses que la justice est un chemin qui conduit les hommes à l'unique bonheur possible sur la terre. La justice est cette puissance étonnante qui tend à s'imposer sur l'abus et l'inégalité, cette violence qu'on doit se faire à soi-même afin d'agir conformément à la vérité et d'attribuer à chacun ce qu'il mérite. En décrivant en termes arcadiens le temps dans lequel la justice n'avait pas encore abandonné les hommes, Hésiode contribue à ce que le mythe de l'Age d'Or se fonde un jour dans l'image de l'Arcadie. A cette fusion, contribueront plus tard, les *Lois* de Platon et les *Phénomènes* d'Aratos.

Avant Virgile, le chant bucolique se cristallise d'une manière spécifique autour des *Idylles* de **Théocrite**, un petit recueil de poèmes brefs qui ne contient rien d'autre que des conversations entre des bergers qui, dans un paysage agréable, élèvent et soignent leur bétail, jouent de la flûte, dorment et s'aiment sur l'herbe.

Le thème de l'œuvre était modeste, mais Théocrite, pour faire chanter ses pasteurs, a eu l'audace d'opter pour le vers épique, le plus élevé de la littérature, l'hexamètre dactylique, le vers consacré par Homère. Sa trouvaille était géniale, et ses brefs poèmes ont désigné à jamais le paysage

de l'innocence, de la simplicité et de la vie en harmonie avec la nature ; même si, dans ses vers, le lieu ne s'appelle pas encore Arcadie. Aux siècles suivants, Moschus et Bion continueront d'incarner la figure du berger-poète.

Toute cette tradition, attachée à l'image de l'Arcadie vient de la Grèce vers le jeune Virgile. Cette image naît aussi des informations historiques concernant la fondation très lointaine de Rome sur les collines du Palatin et de la Saturnie : à travers les Pélasges anciens, Enotro, Evandre, Enée, Ascagne et Romulus lui-même, l'origine de Rome avait de nombreuses racines arcadiennes. Pour les Latins, donc, du temps de Virgile, l'Arcadie était la terre des origines, des ancêtres, des colons ; une terre montagneuse et éloignée de la mer, peuplée de gens pieux et humbles côte à côte avec les dieux de la nature sauvage, des gens hospitaliers, bergers, amateurs de musique et de vie simple, bienheureux et proches de l'Age d'Or de Cronos. C'est la terre où la voix des oracles avait désigné les hommes les plus heureux et les plus humbles.

A travers tout cela, Virgile crée les *Bucoliques* et donne à ce paysage spirituel et hérité de la Grèce le nom définitif d'Arcadie. Le poète avait à cette époque vingt huit ans. Il fut témoin de la mort de milliers de Romains pendant deux guerres civiles et il s'enfuit pour échapper au déferlement de tortures, des délations, des proscriptions, des homicides et des exécutions auxquels se livraient mutuellement à Rome les ennemis politiques. Poussé par le déchirement et la nostalgie, Virgile commence à composer une œuvre, fruit de son temps : dans cette œuvre, il participe à la souffrance humaine, il se souvient avec sincérité des contrées tranquilles de son enfance, et il exprime avec authenticité ses vrais sentiments et ses désirs. Il ne s'abstrait pas de la réalité douloureuse, mais il évoque impérativement un monde dans lequel la paix et la bonté seraient possibles. Avec les *Bucoliques*, Virgile accentue l'image pacifique et régénératrice de l'Arcadie.

La poésie érotique latine qui, à cette époque commençait à suivre de près les modèles de l'élegie grecque attira à elle l'image du berger-poète, qui, comme le dieu Pan soupire dans sa flûte, assemblage de roseaux d'inégale longueur, pour la nymphe à jamais perdue. De cette manière, des poètes comme **Tibulle** ou l'immortel **Ovide** ont renforcé dans l'image de l'Arcadie le trait de l'amour, tout en assimilant leurs fruits aux libéralités spontanées de l'Age d'Or.

A mesure que cette image complexe de l'Arcadie se consolide, elle se trouve aux mains de nouveaux poètes qui soulignent particulièrement une de ses caractéristiques. Ainsi, **Calpurnius Siculus**, émule de Virgile et de Théocrite, compose ses *Eglogues*, emporté par son désir d'une restauration politique et morale, et **Nemesian** compose les siennes en portant de nouveaux aux nues la force de l'Amour. Au début du troisième siècle, un auteur inconnu, appelé **Longus**, rassemble dans une narration en prose innovante tous les éléments qui au cours du temps avaient élaboré cet espace poétique destiné à porter dans le futur le nom d'Arcadie. Sa nouvelle, *Daphnis et Chloé*, est le récit du

grand plan que l'Amour et la Nature tracent pour le bonheur de deux pasteurs innocents. Plus de mille ans après, cette œuvre inspirera fortement les auteurs de la Renaissance.

D'autre part, aux temps de l'Antiquité tardive, tous les lieux lointains réservés par la divinité aux justes – les Champs Elysées, le champ d'Asphodèles, l'île de Leucé et les îles des Bienheureux- apparaissent de plus en plus fréquemment décrits avec la fertilité et la douceur des jours de l'Age d'Or. L'assimilation progressive de ces lieux au Paradis biblique laisse filtrer dans l'imaginaire chrétien l'image de l'Arcadie unies aux descriptions de l'Eden.

De nombreux poètes chrétiens des premiers temps ont perpétué les motifs classiques dans la littérature de la nouvelle religion, et certains d'entre eux comme **Pomponius** et **Endelequius** ont même défendu leur foi à travers un poème bucolique. Le motif de l'Age d'Or avec ses traits arcadiens a perduré au Moyen Age à travers l'image fixée par Ovide - on le voit chez le poète **Naso**, chez l'humaniste précoce **Alain de Lille** ou chez le troubadour **Jean de Meung**- mais il a aussi exercé son influence d'une manière plus libre dans la motif littéraire du *locus amoenus* : une vision de la nature, belle harmonieuse, imprégnée d'un caractère divin et offerte comme cadre de l'amour et du bonheur.

Le grand poète **Dante**, en conservant dans sa description du Paradis les traces de l'Age d'Or a renforcé par sa vie et son œuvre, le trait de l'exil dans l'image de l'Arcadie. Expulsé de Florence, sa ville natale, par la lutte entre les factions politiques, Dante maintint, avec son ami **Giovanni del Virgilio** une correspondance poétique qui témoigne, d'une manière émotive, comment, pendant les derniers siècles médiévaux le souvenir de l'Arcadie était toujours vif parmi les plus lettrés. Son ami l'appelle pasteur-arcadien, il l'invite à cultiver la muse bucolique et à honorer de sa présence les bergeries du Ménale. Dante compose alors deux belles églogues qui représentent Tityre placé sous un vieux chêne avec Mélibé, s'intéressant à la chance du gracieux Mopsus et l'imaginant heureux comme un Orphée qui conduit son bétail dans les pâturages suaves et triomphe des lions par son chant.

Pétrarque, pour sa part vit son Arcadie non pas comme un exil mais plutôt comme un refuge. Pas loin d'ici, dans les montagnes du Vaucluse, le poète a trouvé son *locus amoenus* dans lequel la beauté des lieux révélait celle de l'âme. Le poète l'a imaginé habité de muses et de nymphes, il y a découvert l'évocation des mythes anciens, l'a consacré à la foi et à la rencontre de Dieu et a peuplé sa prétendue solitude de livres précieux et d'amis agréables. Quand son conflit éternel entre l'étude solitaire et le désir de servir ses contemporains le ramène à l'action politique, Pétrarque abandonne le Vaucluse pour revenir à Rome ; et quand la violence et la méchanceté ruinent une fois de plus ses rêves, le poète fait le portrait du désenchantement de son temps dans les vers classiques d'un nouveau *Bucolicum Carmen*.

C'est de cette manière que le mythe de l'Arcadie vient de l'Antiquité à la Renaissance, nourri d'une parole poétique pendant plus de deux mille ans; concentrant des valeurs diverses dans une image unique; s'enrichissant et évoluant, inspirant presque constamment la beauté, le courage et l'humilité.

Pedro Olalla Gonzales de la Vega, né à Oviedo en Espagne, est écrivain, helléniste, philologue, professeur et photographe. Il vit à Athènes depuis 1994. Il fut professeur de Grec moderne à l'université d'Oviedo et d'espagnol à l'université de Syracuse (NY), directeur de publication du bulletin culturel de l'Ambassade d'Espagne à Athènes et enseigna à l'institut Cervantes. Depuis 1998 il enseigne à l'université d'Athènes et au Parlement hellénique Il a publié, en différentes langues 25 ouvrages essentiellement littéraires et culturels. Il est aussi l'auteur de scénarios et de documents audiovisuels, de nombreux articles et de traductions d'auteurs grecs et espagnols. Il est co-auteur du nouveau dictionnaire Grec-Espagnol (ed. texto). En tant que photographe, il a publié plusieurs ouvrages et réalisé pas moins de 50. Il a collaboré avec plusieurs revues spécialisées : National Geographic, Thames & Hudson, Altair, Planeta, Road Editions et à des productions télévisées : *Places of Myths* (série documentaire produite par la Radio et la TV grecque en 2004 lors des Jeux Olympiques) et *Nymphium of Mieza : The garden of Aristotle*. Parmi ses ouvrages récents : *Mythological Atlas of Greece* (prix de l'Académie d'Athènes) ; *Blissful Arcadia* ; *Minor History of Greece* Il a été reçu membre du Centre d'Etudes Helléniques d'Harvard. Il est vice-président de l' Onassis Foundation's Scholars' Association, membre fondateur et directeur de l'International Society for Arcadia.

Communication de Françoise Lavocat :

La Renaissance, Age d'or de l'Arcadie littéraire

Le siècle de la Renaissance est par excellence celui de la pastorale. En effet, entre 1504, (date de parution de *L'Arcadia* de Sannazar composée vers 1496-1497) et 1597 (date à laquelle Honoré d'Urfé commence à écrire *L'Astrée*) sont écrites toutes les grandes œuvres pastorales européennes. Tous les pays produisent d'importants romans pastoraux, que ce soit l'Espagne avec la *Diana* de Montemayor (1542), ou l'Angleterre avec l'*Arcadia* de Sidney (1590).

Il faut dire aussi un mot du théâtre, genre qu'Honoré d'Urfé a cultivé, avec la *Silvanire*, qui est un très beau texte. En effet, à partir des années 1550- 1560, la mode de la pastorale théâtrale se répand en Italie, puis en France. On ne joue que des pastorales dans les petites cours du Nord de l'Italie, à Ferrare, à Bergame, à Mantoue. D'ailleurs, un critique de l'époque, Ludovico Zuccolo, estime dans son traité sur le théâtre que la comédie et la tragédie sont mortes (il n'était pas un très bon prophète !) ; mais la pastorale est tellement à la mode qu'il est certain que l'on ne cultivera plus, désormais, que ce genre. L'engouement est donc vraiment extrême, mais il est bref. À partir des années 1625-1630, la

pastorale disparaît de la scène européenne. Elle donnera lieu à des prolongements, des avatars (en particulier dans l'opéra, la comédie-ballet), mais la grande mode des bergers est passée.

On peut se demander pour quelles raisons la pastorale survit mal à la Renaissance. La pastorale s'est épanouie dans le milieu très raffiné des petites cours italiennes. Ces princes ont aimé la pastorale parce qu'elle leur apparaissait comme un contrepoint au luxe extrême de leur vie, même si les scènes pastorales étaient tout de même d'une grande richesse et d'une grande sophistication. N'est-ce pas aussi parce que le XVII^e siècle aime beaucoup moins les satyres, la mythologie, les demi-dieux que la Renaissance ? Les grands princes italiens ne s'identifient pas seulement aux bergers, mais aussi aux satyres, aux demi-dieux chèvre-pieds, personnages mythologiques, semi-divins, transgressifs et lubriques. Au dix-septième siècle, on admet également beaucoup moins la féerie, qui émigre à l'opéra. L'Arcadie de la Renaissance possède donc des faces très différentes. N'oublions pas que le théâtre pastoral n'est pas né dans les campagnes mais dans des cours où régnaient raffinement et sensualité.

Pourquoi la Renaissance redécouvre-t-elle l'Arcadie ? Il est impossible de détailler toutes les raisons de cet engouement, mais je voudrais en donner trois.

La première est évidemment la redécouverte de l'Antiquité.

L'Antiquité n'avait bien sûr pas totalement disparu avant le XVI^e siècle et Pedro Olalla nous a bien expliqué comment le Moyen-âge se souvenait de Virgile. Mais le XVI^e siècle réinterprète, redécouvre l'Antiquité et ses valeurs qu'il incorpore aux idées nouvelles de la Renaissance. Je vais donner rapidement quelques exemples de ces réinterprétations, avec les mythes de Pan et de Marsyas, figures traditionnelles de l'imaginaire arcadique. Pan incarne l'idée du cosmos et du monde animé tel que la Renaissance le conçoit. En outre, le mythe de Pan et de Syrinx, dont a parlé Pedro Olalla (la nymphe poursuivie par le dieu se transforme en roseau d'où naît la musique) est aussi un mythe de l'inspiration poétique et de la sublimation d'Eros par la musique qui ne pouvait qu'inspirer un siècle qui mythifie la parole poétique. Le mythe de Marsyas est un peu moins connu. Marsyas est un satyre joueur de flûte qui est le perdant dans une compétition qui l'oppose à Apollon jouant de la lyre. Apollon, vainqueur, condamne Marsyas à être écorché. De très nombreux tableaux, notamment du Titien, représentent ce mythe que le XVI^e siècle ne finit pas de réinterpréter: perdre sa peau, c'est passer de l'état terrestre à l'état spirituel ; c'est aussi, comme les Médicis le comprennent en faisant frapper une monnaie où figure Marsyas, le châtement de qui défie son prince. Ce mythe exprime aussi l'opposition entre l'art savant, la lyre jouée par Apollon, et la flûte, l'art populaire, incarné par Marsyas. Les réinterprétations sont donc multiples. La polysémie de ces mythes parle profondément aux gens de cette époque-là.

La deuxième raison qui explique l'omniprésence de l'Arcadie à la Renaissance, c'est la perte de l'Arcadie réelle.

Le cœur du Péloponnèse est conquis par les Turcs vers 1460. Or, pour l'époque, cet événement est ressenti, intériorisé comme la perte d'un pays. On ne va plus en Arcadie. Lorsque Sannazar commence à écrire l'*Arcadia*, les réfugiés grecs affluent à Naples. Sannazar est tout à fait au courant de la situation politique de l'Arcadie. Quand on lit aujourd'hui les cosmographes, les géographes, les historiens du XVI^{ème} siècle, on prend conscience du fait que la Grèce, le Péloponnèse, l'Arcadie en particulier leur apparaît non seulement comme une «terra incognita» (représenté par un blanc sur la carte) mais aussi comme le pays perdu par excellence. Au XVI^{ème} siècle, cette perte historique, ce sentiment, non seulement d'une antiquité perdue, mais aussi d'un pays perdu, va être le support allégorique de beaucoup d'interprétations politiques très différentes.

La troisième raison est peut-être plus littéraire et plus philosophique.

La pastorale va permettre l'expression d'une nouvelle subjectivité. La mélancolie du pays perdu, à partir de Sannazar, de Montemayor et d'Honoré d'Urfé, va véritablement rendre possible, modeler l'expression littéraire du sentiment, du conflit amoureux, de la mémoire, de l'expérience de la perte. Je suis persuadée que la pastorale constitue un laboratoire du roman et du personnage. S'il y a une si grande différence entre le personnage médiéval et le personnage romanesque qui s'invente au XVI^{ème} siècle, c'est en grande partie parce que la pastorale a permis de donner une forme littéraire à la subjectivité.

Je vais très rapidement évoquer trois œuvres pastorales essentielles de cette époque (il y en a évidemment beaucoup d'autres).

La première est l'*Arcadia* de Sannazar, mentionnée par Pedro Olalla, texte essentiel, qui a été traduit dans toutes les langues européennes et a connu une énorme diffusion. Cette œuvre, imprimée en 1504, est une référence essentielle pour Honoré d'Urfé. Il cite Sannazar dans l'épître à la bergère Astrée (en tête de la première partie) pour s'en démarquer ; mais quand, dans la troisième partie de *L'Astrée*, il fait parler le dieu de la Sorgues qui prophétise l'avènement de Pétrarque, il s'inspire directement de Sannazar.

Le legs de Sannazar est en effet capital. Il situe son Arcadie dans le cœur du Péloponnèse, ce que n'avait pas fait Virgile. Il s'agit vraiment d'un pays que les bergers parcourent : même si l'on y trouve le traditionnel Ménale, l'Erymanthe, le Lycée (les hauts lieux de l'Arcadie antique) l'Arcadie est ancrée dans un espace réel. Cette Arcadie est cependant également allégorique car elle évoque Naples : les bergers sont des prête-noms, on reconnaît facilement en eux les membres d'une académie napolitaine. Le lecteur est donc invité à faire le va-et-vient entre la réalité historique napolitaine et l'Arcadie, à tisser des métaphores. Il lui faut comprendre, par exemple, que, lorsque le personnage principal pleure (ce qui arrive souvent car c'est une pastorale extrêmement mélancolique), il pleure à la fois la mort de sa mère, peut-être celle de Sannazar lui-même, la fin de la dynastie aragonaise (que symbolise un oranger coupé) et la mort de la femme du patron de son académie, Pontano. À partir de

Sannazar (même si c'est déjà le cas chez Virgile) l'Arcadie est un dispositif allégorique qui va pouvoir à peu près tout symboliser : des peines personnelles, une situation historique, un conflit politique.

La grande différence de ce lieu pastoral avec celui d'Honoré d'Urfé, c'est que le Forez n'est pas une Arcadie allégorique, mais le véritable Forez. Dans *L'Arcadie* de Sannazar, la beauté du lieu polysémique renvoie à beaucoup de réalités différentes.

Le second texte que je voudrais évoquer est *la Diana* de Montemayor (1542). C'est aussi un texte très important pour Honoré d'Urfé. Il ressemble davantage à *L'Astrée* que l'*Arcadia* de Sannazar, qui est une alternance de prose et de vers. *La Diana* de Montemayor est un roman à part entière, qui comporte une intrigue. Autre point commun avec *L'Astrée*, l'action se déroule dans un pays réel, en Espagne. Comme dans *L'Astrée*, des personnages venus du monde extérieur à la pastorale, des princes et princesses déguisées cherchent la résolution de leurs conflits amoureux et convergent vers les bergers. Mais dans *la Diana*, l'intrigue est bloquée : elle ne peut pas vraiment se développer puisque tout est terminé depuis le début. Dans les premières pages du roman, le héros rentre de voyage, en son absence, sa bien-aimée s'est mariée ; le roman décrit le désespoir du berger. À la fin du roman, les bergers en proie à différents chagrins d'amour vont tous aller trouver dans un palais, une magicienne nommée Félicia (le bonheur) ; elle leur fait boire une potion magique qui leur donne de l'amour ou du désamour. Sireno oublie Diana, d'autres changent d'affections. Ce n'est évidemment pas un dénouement romanesque qui nous semble aujourd'hui très satisfaisant. Les lecteurs du XVI^{ème} siècle étaient apparemment aussi de cet avis, puisqu'ils n'ont eu de cesse de modifier ce développement- ou ce non développement. Plusieurs suites de *la Diana* de Montemayor ont été écrites : on va faire boire une nouvelle potion magique aux personnages pour changer les choses, ou faire mourir le mari, pour enfin marier Sireno et Diana... La volonté des lecteurs de transformer l'œuvre en roman à fin heureuse est évidente, alors que l'auteur privilégiait surtout un projet moral : il lui importait de montrer comment se débarrasser de l'amour. L'Arcadie est comprise par lui comme un lieu où l'on surmonte ses passions par la vertu, le stoïcisme, la spiritualité ou le chant poétique. L'Arcadie, selon Sannazar ou Montemayor, n'est pas un lieu lié à la satisfaction des désirs amoureux. *L'Astrée* est à cet égard bien différente, même si la fin heureuse des amours d'Astrée et de Céladon, ainsi que de tous les bergers du roman, est due à la plume de Baro.

J'en termine en citant un dernier roman, français cette fois, qui a également beaucoup influencé Honoré d'Urfé. Ce sont *Les Bergeries de Juliette* de Nicolas de Montreux, dont le premier volume est paru en 1585, le dernier en 1597. Il s'agit d'une Arcadie très abstraite, qui n'est enracinée dans aucun lieu identifiable, et d'un petit groupe de bergers à peu près interchangeables qui, pendant 5000 pages vont s'aimer, changer d'amour, se trahir. Cela ressemble dans une certaine mesure à *L'Astrée*, même si les héros de Montreux n'atteignent jamais la consistance, l'individualité de ceux d'Honoré d'Urfé. On

trouve cependant chez le prédécesseur d'Urfé un libertin, nommé Belair, qui a beaucoup de traits communs avec Hylas.

Le génie de l'auteur de *L'Astrée*, est sans doute d'avoir réussi à fusionner l'Arcadie affective et allégorique de Sannazar avec l'Arcadie romanesque et mélancolique de Montemayor. Il a constitué un réseau d'intrigues plus intéressant que celui des *Bergeries* de Montreux. *L'Astrée* est un véritable roman, même si cela « patauge » un peu entre le troisième et le quatrième tome : on ne sait pas comment Céladon va réussir à enlever son fameux déguisement de druide ! Dans le film de Rohmer, la reconnaissance finale est facile et rapide ; mais dans le roman, les obstacles semblent insurmontables. On peut se demander si *L'Astrée* n'aurait pas pu se terminer, comme la *Diana*, par la sublimation de désirs non réalisés. Néanmoins, il est plus vraisemblable qu'Honoré d'Urfé avait l'intention de marier ses héros et de dénouer l'enchantement de la fontaine de vérité d'amour.

C'est en tout cas une longue tradition qui précède *L'Astrée*, dernier grand roman pastoral européen, et se reflète en elle.

Françoise Lavocat, ancienne élève de l'École Normale Supérieure, est professeur de littérature comparée à l'Université Paris 7 Denis Diderot et membre de l'Institut universitaire de France. Sa thèse de doctorat consacrée au roman pastoral européen a été publiée sous le titre: *Arcadies malheureuses, aux origines du roman moderne* (Champion, 1998) et a reçu le prix Adrien Duvant de l'Académie des sciences morales et politiques. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages et publications consacrés à la littérature pastorale : *La syrinx au Bûcher, Pan et les satyres à la Renaissance et à l'âge baroque* (Droz, 2005) « Lectures à clefs de l'*Arcadia* de Sannazar et de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé. Allégorie et fiction dans le roman pastoral », (*Littératures classiques*, n°54, 2005), « Masculin / féminin dans la pastorale » (*Textuel*, 2006), « Playing Shepherd: Allegories and Realities of Pastoral Games » (in *Pastoral and the Humanities: Arcadia Re-inscribed*, 2006), « Rencontres en Arcadie. Le *topos* de la parole surprise », (in *Topographie de la rencontre*, 2008), Elle a collaboré à l'édition des œuvres complètes de Jean Mairet par une étude de *La Sylvie* (Champion, 2009), pastorale dramatique. Elle participe actuellement au projet de réédition de *L'Astrée*, dirigé par Delphine Denis.

Communication de Delphine Denis :

L'Astrée et le modèle arcadien.

Cette réflexion qui s'inscrit dans la chronologie de l'existence littéraire du mythe arcadien prendra appui sur le texte même de *L'Astrée*, dont les belles pages méritent d'être relues de près.

Il s'agit de comprendre ce que fait Urfé du modèle arcadien dont, comme on l'a vu, la plasticité et la complexité natives permettent tous les réinvestissements. En d'autres termes, pourquoi le choix du Forez comme cadre de ce roman au début du XVII^e siècle ?

L'Arcadie est à la fois un lieu imaginaire (même s'il a été réel) et un lieu « commun » au sens propre, c'est-à-dire commun à toute une culture, qu'il fonde et où celle-ci se reconnaît : Françoise Lavocat a pu ainsi, à juste titre, voir dans l'Arcadie « le comble du topos », dans la mesure où celle-ci constitue tout à la fois un lieu d'ancrage fictionnel et un motif culturel. Le décrochage, très vite possible par rapport à un référent géographique précisément établi, avait très tôt permis le réinvestissement symbolique de l'Arcadie, faisant de celle-ci une patrie mentale, imaginaire, un lieu habitable, profondément disponible pour toutes les formes d'actualisation. En témoigne son usage massif dans la fiction pastorale pour toute la période de la Renaissance. Dès lors, il est tentant de formuler le syllogisme suivant à propos de *L'Astrée* :

Majeure : L'Arcadie est l'espace imaginaire de la pastorale ;

Mineure : Or *L'Astrée* est un roman pastoral (ses contemporains l'ont bien lue comme tel, et Charles Sorel le classe dans les « romans de bergerie » aux côtés des *Bergeries de Juliette* de Nicolas de Montreux) ;

Conclusion : Donc *L'Astrée* a pour scène l'Arcadie.

Mais, pour qui a lu quelques romans pastoraux, et feuilleté les premières pages de *L'Astrée*, ce syllogisme est en réalité un paralogisme, voir un sophisme : la majeure pêche en effet par excès de généralisation. Car *L'Astrée* ne se situe pas dans un espace imaginaire, mais dans un lieu référentiel très précis, le Forez. C'est d'ailleurs pourquoi le travail d'édition critique menée par notre équipe nous oblige à un travail de documentation et de référencement très précis de cet espace géographique. Quant aux « Chemins de *L'Astrée* » qui parcourent le territoire du Forez, ils croisent aussi les trajets des bergers du roman. Il convient cependant de rappeler qu'Urfé en cela n'innovait nullement. On peut citer comme précédents *La Diana* de Montemayor, *La Pyrénée* de Belleforest située dans un espace référentiel très précis (la Bigorre) ou encore *La Philocalie ou l'Amour de la Beauté* de Du Crozet, immédiat contemporain d'Honoré d'Urfé, dont le cadre est aussi le Forez. Du Crozet dédie d'ailleurs la première partie de son œuvre à Honoré d'Urfé, et la suivante à Diane de Châteaumorand, épouse en secondes nocces d'Honoré d'Urfé.

Trois textes importants établissent précisément l'ancrage forézien du roman. Le premier, très célèbre, est « l'épître de l'auteur à la bergère Astrée », placée en tête de la première édition de *L'Astrée*, en 1607. H. d'Urfé tient à se démarquer explicitement de *L'Arcadia* de Sannazzar ; il argumente, dans une prose remarquable, le choix du Forez comme espace référentiel de son roman, et « *non point une Arcadie comme le Sannazzar. Car, n'eût été Hésiode, Homère, Pindare, et ces autres grands personnages de la Grèce, le mont Parnasse ni l'eau d'Hippocrène, ne seraient pas plus estimés maintenant que notre Mont d'Isoure ou l'onde de Lignon. Nous devons cela au lieu de notre naissance et de notre demeure, de le rendre plus honoré et renommé qu'il nous est possible.* »

Le second passage se trouve au livre II de la première partie de *L'Astrée* : il s'agit du long exposé que fait à Céladon la nymphe Galatée. Celle-ci a recueilli le berger au bord du Lignon, après sa

tentative de noyade, et l'a conduit en secret dans son palais d'Isoure (Uzore). Elle lui explique les origines du Forez. On peut dégager trois dimensions dans la présentation qu'en fait la nymphe.

La première, géologique, expose la manière dont le Forez vint à l'existence :

« Sachez donc, gentil Berger, que de toute ancienneté cette contrée que l'on nomme à cette heure Forez, fut couverte de grands abîmes d'eau, et qu'il n'y avait que les hautes montagnes que vous voyez à l'entour, qui fussent découvertes, hormis quelques pointes dans le milieu de la plaine, comme l'écueil du bois d'Isoure, et de Montverdun ; de sorte que les habitants demeuraient tous sur le haut des montagnes [...]. Mais il peut y avoir quatorze ou quinze siècles, qu'un étranger Romain, qui en dix ans conquit toutes les Gaules, fit rompre quelques montagnes, par lesquelles ces eaux s'écoulèrent, et peu après se découvrit le sein de nos plaines, qui lui semblèrent si agréables et fertiles, qu'il délibéra de les faire habiter, et en ce dessein fit descendre tous ceux qui vivaient aux montagnes, et dans les forêts. »

Le mot siècle, désignant non pas cent années mais la durée de la vie d'un homme, au sens latin du terme, soit trente ans environ, cet « accident de l'histoire » et ses conséquences sur la morphologie du Forez désignent clairement Jules César.

Suit une spéculation étymologique sur l'origine du nom de *Forez*. C'était une des préoccupations majeures des historiens-antiquaires de la région, qui s'inscrivaient en cela dans la tradition humaniste, interrogeant le langage et le sens des mots, prêts à leur donner une valeur allégorique, fût-elle forcée. L'analyse étymologique présentée par Galatée prévalait dans le cercle savant de Claude d'Urfé, grand père d'Honoré d'Urfé ; elle complète l'hypothèse historique, fortement présente nous l'avons vu, qui fait le lien entre la conquête des Gaules par Jules César et l'occupation du territoire du Forez, donnant en même temps un exemple de politique d'occupation du sol, dans la mesure où il est bien question de rendre habitable cet espace remodelé par la main de l'homme.

La troisième composante de cet exposé est le récit des premiers fondements dynastiques à l'origine du gouvernement du Forez. Dans la troisième édition de 1612 qui fixe le texte définitif, une double tradition est alléguée : l'une est de l'ordre de la fable, c'est à dire mythologique, (*« Les Romains disent... »*) l'autre se réfère au savant travail des « antiquaires » de l'époque (*« Mais nos Druides parlent bien d'autre sorte »*), et notamment aux recherches de Jean Papon, ombre tutélaire de Goutelas.

Voici ce que « disent » les Romains :

« du temps que notre plaine était encore couverte d'eau, la chaste Déesse Diane l'eut tant agréable qu'elle y demeurait presque ordinairement : car ses Dryades et Hamadryades, vivaient et chassaient dans ces grands bois et hautes montagnes [...]. Mais lorsque les eaux s'écoulèrent, les Naiades furent contraintes de les suivre, et d'aller avec-elles dans le sein de l'Océan : si bien que la Déesse se trouva tout à coup amoindrie de la moitié de ses Nymphes ; et cela fut cause que ne pouvant avec un chœur si petit, continuer ses ordinaires passe-temps, elle élut quelques filles des principaux Druides et

Chevaliers, qu'elle joignit avec les Nymphes qui lui étaient restées, auxquelles elle donna aussi le nom de Nymphes. »

Diane, déesse vierge et chasserresse, qui a perdu une partie de ses compagnes, fait donc appel à des jeunes filles du Forez ; mais la plupart se révèlent incapable ou peu désireuses de servir les desseins de la déesse, et retournent très vite vers la vie ordinaire et le mariage. La déesse outragée, constatant qu'elle est trahie, décide de quitter le pays, à la manière dont Astrée s'était enfuie de la terre des hommes en raison de leurs injustices. Mais,

« pour ne punir la vertu des unes avec l'erreur des autres, avant que de partir, elle chassa ignominieusement, et bannit à jamais hors du pays toutes celles qui avoient failli, et élit une des autres, à laquelle elle donna la même autorité qu'elle avait sur toute la contrée, et voulut qu'à jamais la race de celle-là y eût toute puissance : et dès lors leur permit de se marier, avec défenses, toutefois, très expresses, que les hommes n'y succédassent jamais. »

Selon cette tradition mythologique, le pouvoir, en Forez appartient désormais à une femme élue, c'est-à-dire choisie, ce qui est l'envers exact de la loi salique. Le récit savant (celui des druides) fait de la princesse Galatée, compagne d'Hercule, la fondatrice du même pouvoir féminin sur le Forez. La conclusion de la nymphe unit ces deux récits : *« Mais que ce soit Galathée, ou Diane, tant y a que par un privilège surnaturel, nous avons été particulièrement maintenues en nos franchises »*. Les deux récits convergent vers une même conclusion, lui donnant ainsi double caution et double force.

L'exposé de Galatée est complété par Céladon, qui rappelle à la nymphe qu'il y a aussi, à l'origine de l'institution territoriale du Forez, une décision politique majeure :

*« Tant y a, Madame, qu'il y a plusieurs années, que d'un accord général, tous ceux qui étaient le long des rives de Loire, de Lignon, de Furan, d'Argent, et de toutes ces autres rivières, après avoir bien reconnu les incommodités que l'ambition d'un peuple nommé Romain, faisait ressentir à leurs voisins pour le désir de dominer, s'assemblèrent dans cette grande plaine, qui est autour de Montverdun, et là d'un **mutuel consentement**, jurèrent tous de fuir à jamais toute sorte d'ambition, puisqu'elle seule était cause de tant de peines, et de vivre eux et les leurs, avec le paisible habit de Bergers »* .

Par cette précision, qui introduit l'*Histoire d'Alcippe*, père de Céladon, la notion de « mutuel consentement », d'origine juridique, donne un fondement politique à la société du Forez, qui ne doit donc pas tout à l'héritage rappelé par Galathée.

Pour comprendre le choix d'Urfé en faveur de son pays de Forez, il convient enfin de relire l'« épître de l'auteur à la rivière de Lignon » qui ouvre la troisième partie de *L'Astrée*, publiée en 1619. Voici en quels termes il débutait cette dernière adresse publiée de son vivant :

« Belle et agréable rivière de Lignon, sur les bords de laquelle j'ai passé si heureusement mon enfance, et la plus tendre partie de ma première jeunesse, quelque paiement que ma plume ait pu te faire, j'avoue que je te suis encore grandement redevable, pour tant de contentements que j'ai reçus le long de ton rivage, à l'ombre de tes arbres feuillus et à la fraîcheur de tes belles eaux [...]. Et pour preuve de ce que je te dis, ne pouvant te payer d'une monnaie de plus haut prix que de la même que tu

m'as donnée, je te voue et te consacre, ô mon cher Lignon, toutes les douces pensées, tous les amoureux soupirs et tous les désirs plus ardents, qui durant une saison si heureuse, ont nourri mon âme de si doux entretiens qu'à jamais le souvenir en vivra dans mon cœur. »

Faut-il y voir une rêverie personnelle revisitant un passé vécu, comme y invitent plusieurs lectures à clés du roman au XVII^e siècle ? Et quelle est donc la forme, le sens, qu'Urfé confère au Forez dans *L'Astrée* ?

Qu'il nous soit permis de résumer grossièrement le propos, qui appellerait de nombreux développements. Le premier enjeu, revendiqué haut et fort dans l'« épître de l'auteur à la bergère Astrée », relève de la tradition de l'éloge littéraire : il s'agit de rendre honneur et renom au lieu de sa naissance. S'y ajoute la possible lecture biographique de l'œuvre – qui en ferait un roman à clés – envers laquelle Urfé entretient une relation complexe : le Forez est manifestement investi du « souvenir des choses passées », mais l'auteur s'ingénie par ailleurs, dans l'« épître à la bergère Astrée », à tenir à distance toute identification sans reste des personnages et épisodes du roman aux acteurs et événements de sa propre jeunesse. La dernière dimension à retenir, et qui rejoint les enjeux du mythe arcadien, est effectivement une manière de penser, de re-présenter de manière fictionnelle, le monde actuel et son application, pour lui donner une autre configuration, qui soit le cas échéant un modèle. Dans cette approche, le Forez constitue un lieu pour penser un autre monde possible. Il faut y lire une option politique au sens fort de ce mot : non pas le gouvernement, mais la cité des hommes et la manière de vivre ensemble.

Urfé en décline toutes les composantes, qu'il convient pour conclure de nouer en gerbe :

- les origines convergentes, d'où qu'en vienne la source, d'une succession dynastique matrilinéaire. Or cette fiction n'est pas indifférente à l'époque où Honoré d'Urfé imagine et compose son roman, alors que les guerres de religion se sont nouées en partie autour de cette question qui reviendra régulièrement au cœur de la réflexion politique de ce temps.
- Ce mode de succession dynastique détermine une « franchise » (c'est le terme juridique qu'emploie Galathée), c'est-à-dire un espace de liberté politique exceptionnellement concédé au territoire du Forez, en dépit des invasions successives qu'il a subies dans sa longue histoire.
- Enfin, pour raisonner en terme d'*application*, ce que nous invite à faire le modèle arcadien et la logique herméneutique du temps, qui cherche dans l'histoire des leçons de vie pour le présent, comment ne pas penser que le Forez imaginé par Urfé pourrait être la forme idéale du royaume de France tout entier ? À cette modélisation, les spéculations sur le nom du royaume de *France* ont massivement contribué et perdureront pour quelques années encore au XVII^e siècle, en le rapprochant du terme de *franchise* : c'est en effet d'un peuple libre qu'il s'agit d'écrire, et de proposer l'histoire. Ce que d'une certaine manière, et sans en épuiser les possibles, traduit dans *L'Astrée* les rapports du roman à la pastorale : le choix de vie, éminemment concerté, des pères des bergers foréziens doit être compris comme une celui d'une institution civile librement consentie. Le « mutuel consentement », formule centrale du

récit de Céladon en réponse à l'exposé de Galathée, est au cœur de la pensée politique du Forez telle qu'on avait pu alors se la représenter.

Un dernier mot. Dans *L'Astrée*, on ne naît pas berger en Arcadie : on le devient, en Forez, par choix de vie et en vertu d'un modèle civil, c'est-à-dire aussi, culturel. Dans la fiction, l'un comme l'autre auront à se confronter à toutes les « rencontres » du roman, qu'elles soient heureuses ou *désastreuses* – pour suivre l'auteur dans le filage symbolique du nom de son héroïne éponyme.

Delphine Denis Ancienne élève de l'École Normale Supérieure, Agrégée de Lettres classiques, est depuis 2002 professeur de Langue et Littérature françaises à l'Université de Paris-Sorbonne. Elle a consacré sa thèse de doctorat et de nombreux travaux à l'oeuvre de Madeleine de Scudéry. (Madeleine de Scudéry, *Clélie. Choix de textes*, éd. D. Denis, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2006). Elle est une spécialiste reconnue de la littérature du XVIIe siècle et a organisé de nombreux colloques et journées d'études, tous publiés. Responsable du projet « Le règne d'Astrée : lettres et culture au XVIIe siècle » elle a organisé à ce titre en octobre 2006 une Journée d'Etude en Sorbonne, *Editer L'Astrée*, en Juillet 2007 la Journée de l'Association Internationale des Etudes Françaises, *La Gloire de L'Astrée*, en octobre 2007 le Colloque international *Lire L'Astrée* (publication 2008). Elle dirige actuellement une équipe de chercheurs qui travaille à la première édition critique intégrale de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, avec le soutien du Ministère de la Recherche, du Centre d'étude de la Langue et de la Littérature Française, et de la Bibliothèque nationale de France : La première partie paraîtra chez Champion (coll. « Champion classiques ») en 2011. Elle a également élaboré, en collaboration avec Alexandre Gefen, le site Internet « Le règne d'Astrée », en constante évolution depuis sa mise en ligne (2006).

Communication de Carolin Fischer :

Présence du thème de l'Arcadie en Europe après le XVIIème siècle

Je vais enchaîner sur les précédents propos, d'un point de vue chronologique mais en abandonnant le seul point de vue littéraire.

Je vous parlerai de l'Accademia dell Arcadia qui est un groupe littéraire d'Italie du XVIIIème siècle surtout. Elle fut fondée en 1690 par deux auteurs italiens : Giovanni Maria Crescimbeni et Vincenzo Gravina. Son symbole comme vous le voyez sur la photo, est la flûte de PAN, tenue par deux PAN. Tous les membres de cette Arcadie se donnèrent des noms de pasteurs, de bergers, noms inventés bien sûr.

Dans cette Arcadie qui était une académie, et ne pouvait donc être une véritable Arcadie, la paix ne dura pas longtemps : déjà en 1711 eut lieu une première grande dispute qui amena la division. Cette première dispute était purement poétologique : la question était justement de savoir quel modèle poétique suivre. Au début, on avait commencé par suivre le modèle littéraire le plus anciennement connu à l'époque, donc HOMERE. Mais très rapidement, on est à la recherche d'autres modèles dans

la Renaissance italienne (moment de la renaissance de l'Arcadie) : Ces modèles seront Dante mais surtout Pétrarque. La poésie composée dans cette académie sera donc une poésie qui se veut inspirée de Pétrarque. Mais très souvent, il faut le dire, c'est une poésie d'occasion, une poésie qu'on ne lit plus de nos jours parce que ce sont des sonnets écrits pour l'avènement d'un pape, pour la visite d'un roi, ou très souvent pour faire honneur à tel ou telle. Cette poésie, à nos yeux d'aujourd'hui, semble ennuyeuse. Pourtant, cette idée de l'Arcadie a eu un succès fou dans l'Italie de ce temps là.

Le mythe de la fondation de cette académie est assez beau : c'est l'histoire de poètes se promenant aux alentours de Rome, en chantant et en lisant des poèmes. Après quelques temps, ils se disent : « Il paraît que nous faisons revivre l'Arcadie antique. » C'était un comportement qui venait de lui-même, de la belle nature dans laquelle on se promenait, de cet amour pour la poésie dont est empreint le mythe fondateur de l'Arcadie et toute la mythologie qui lui est associée. A Rome, à la fin du 17^{ème} siècle, les académiciens étaient quatorze, mais très rapidement des « colonies » se sont fondées à travers toute l'Italie, de Venise à Naples, de Vérone à Palerme. Et, ce qui est le plus intéressant, des ont été fondées à l'intérieur même des ordres religieux. Phénomène fascinant.

Cette Arcadie n'était pas matrilineaire, mais c'était une véritable démocratie : le « custode », berger élu, présidait avec 12 autres membres. On voit que, même si la politique n'a pas eu de véritable rôle dans cette association, il y avait malgré tout des idées politiques très précises dans son fonctionnement. Le « bosco paraiso », le jardin aménagé où se réunissaient les arcadiens romains, avait été acheté avec l'argent que leur avait offert Juan V, roi du Portugal, arcadien lui-même. Ce mouvement a vraiment dominé la vie littéraire italienne pendant les premiers trois quarts du 18^{ème} siècle, même si la poésie produite a été en grande partie oubliée, à juste titre.

Je voudrais cependant vous présenter très brièvement un auteur : Carlo Innocenzo Frugoni (1692-1778) qui a vécu pendant cette période glorieuse de l'Accademia dell'arcadia. Ses poèmes méritent d'être rappelés parce qu'ils illustrent le style du 18^{ème} siècle, plein d'esprit, qu'on retrouve aussi en France. Par exemple un poème, très typique, écrit à l'occasion des noces d'un très grand seigneur qui se déroule au réveil des époux. (Bien sûr il y a d'autres poèmes de ce genre où l'on donne aux époux des noms de bergers de bergères.). On trouve encore le « poème des quatre saisons » dédié à Cloris (une bergère), « l'amant universel » qui connaît la désillusion avant de perdre entièrement sa passion et un texte très amusant : « l'édit d'amour pour veuves riches et jolies » (qui ne doivent surtout pas perdre leur temps...). Les poèmes suivants deviennent extrêmement frivoles, superficiels : par exemple « Un rat qui s'est caché dans les jupons d'une servante » ; et la frivolité se voit poussée au maximum dans la « louange d'un frappé au chocolat ».

J'abandonne la chronologie et même la littérature. Je passe au 20^{ème} siècle et je vous parlerai de porcelaine...

La manufacture royale prussienne de Berlin généralement appelée KPM avait créé un service « Arcadia » pour ses 175 ans. Rien d'exceptionnel sauf qu'il faut en rappeler le moment : 1938 à

Berlin. Le désir de paix « Arcadien » existait donc dans l'Allemagne de 1938, et sera détrompé de la manière la plus cruelle.

On a créé ce service à thé, en intégrant des médaillons préexistants en porcelaine biscuit. Ce service été créé par Trude Petri, céramiste assez connu à l'époque.

Photos des médaillons :

Triton : médaillon en porcelaine d'une inspiration très grecque sur une tasse qui évoque un cratère.

Jeune fille à la grappe de raisin : une bacchante... innocente

Sur la boîte à sucre, le petit dieu ailé, cupidon.

Sur le plateau à sucre, deux médaillons : l'Arbre de la connaissance avec la pomme et le serpent couronné. On est assez loin de la véritable innocence : le péché originel existe dans cette Arcadie mais c'est un péché originel tout à fait accepté comme le montre, sur la théière, la représentation d'Adam (aux allures de Jules César) et Eve reliés par le serpent. Le serpent est donc l'élément qui les chasse du paradis mais aussi celui qui les unit.

Chacune des assiettes a un motif différent. Leur forme très sobre, très simple exprime elle aussi le retour à l'essentiel. On y trouve :

Pégase : symbole de la poésie, toujours présente en Arcadie

Centaure : symbole de l'éducation qui joue un rôle important

Homme avec dauphin : Comme pour le triton, nous sortons de l'Arcadie classique, mais c'est une des images les plus fortes de l'harmonie de l'homme avec la nature, exprimé par le mythe du dauphin qui sauve le naufragé.

La guerre mondiale de 1939 fut un des naufrages les plus terribles de l'humanité. Au cours de cette guerre, même les formes de ce service ont été détruites. Mais, pour vous faire comprendre le désir que l'humanité a toujours d'harmonie et de paix, en 1947, quand l'Allemagne n'était qu'un assemblage de zones occupées, on avait déjà refait les modèles de cette porcelaine et recommencé à produire ce service de table pour faire revivre le rêve de l'Arcadie.

Caroline FISCHER est professeure de Littérature comparée à l'Université de Pau. Elle est titulaire d'un doctorat en Littérature comparée à l'Université Libre de Berlin et d'une habilitation en Philologie romane à l'Université de Potsdam. Elle est l'auteur de nombreuses publications sur la littérature libertine, ainsi que sur les différentes questions de réception littéraire : *éducation érotique. Pietro Aretinos Ragionamenti im libertinen Roman Frankreichs*. Stuttgart 1994., *Der poetische Pakt. Rolle und Funktion des poetischen Ich in der Liebeslyrik bei Ovid, Petrarca, Ronsard, Shakespeare und Baudelaire*. Heidelberg 2007 ; à paraître en 2010 sous le titre *Le pacte poétique* chez Classiques Garnier. Elle intervient comme critique littéraire à la radio et dans la presse écrite.

Communication finale

Paul Bouchet

Tant de mots en si peu de jours ! Vous ne devez pas avoir l'attention pour en entendre encore beaucoup. Je vais parler sous une phrase en grec et en regardant un tableau émouvant pour moi, l'un des nombreux témoignages dans cette maison. Ce tableau, fait par un homme aujourd'hui disparu, un ouvrier autodidacte, s'appelle « le Paradis retrouvé. »

L'Arcadie est-elle heureuse ou malheureuse ? Peu m'en chaut. Ce qui m'importe, et ce que ces deux jours viennent d'établir, c'est que le mot Arcadie ne recouvre pas un concept creux. Nous sommes au siècle des abus de langage, nous le savons tous... Quand nous avons décidé de faire usage de ce concept de l'Arcadie, dans ce chemin déjà long de près d'un demi-siècle commencé à Goutelas, pour rendre fierté au Forez (car ce fut d'abord une bataille pour la fierté, moyens et raisons de vivre tout ensemble) nous avons fait un bon choix. En effet, tous ceux qui ont suivi les travaux au cours des deux jours de cette rencontre arcadienne, ont pu voir, en dépit les difficultés de communication, qui ne sont pas que de langage, combien est féconde la leçon que nous apporte la Société Internationale pour l'héritage d'Arcadie.

L'Arcadie est une région relativement pauvre de la Grèce, qui n'est pas non plus un pays fastueux. Le magnifique film d'hier (*Et in Arcadia ego, la patrie c'est l'enfance* de A. Papaïliou) a montré la réalité mais aussi la dignité extrême de la pauvreté. Or cette Arcadie, aujourd'hui, en présence de nos autorités, vient nous offrir d'entrer dans une action infiniment plus large que nos horizons locaux, une action non seulement européenne, mais mondiale. Ils ont cru, eux, à cet avenir que l'on peut se forger. C'est un bon exemple, et nous avons n'avons pas eu tort de vouloir nous joindre à eux. Merci donc à l'Arcadie arcadienne première, merci à l'Arcadie grecque, merci pour cet effort d'internationalisation. A l'heure de la globalisation économique, mais aussi de l'uniformisation des cultures, cela est rare. Applaudissons. (*Applaudissements chaleureux de l'assistance*)

Ce choix du concept arcadien peut nous aider à continuer à faire mieux. Car pour que l'Arcadie ne devienne pas un concept creux, il ne faut pas qu'Arcadie soit seulement une nostalgie, même de réussite. Il faut qu'Arcadie soit plus que jamais une espérance. Je cite souvent un auteur grec, Héraclite : « *Si tu n'espères pas, tu ne rencontreras pas l'inespéré* ». Ce sont ceux qui se lèvent pour espérer, au creux du désespoir, qui ouvrent les chemins de l'espérance, et un jour peut-être de la réalisation. Nous devons donc réfléchir à ce que nous pouvons apporter à ce mythe Arcadien. Le A d'Arcadie qui figure sur le symbole créé pour l'occasion est aussi le A de *L'Astrée*, le A d'Adamas. La lettre A c'est l'alpha...c'est le début d'une grande Aventure ; l'histoire n'est pas close... Toute action nouvelle s'inscrit, si elle veut cesser d'être un concept pur, dans l'espace et dans le temps. Et je crois qu'il n'est pas inutile pour nous de revisiter une partie de notre passé astréen (adamantin...) pour voir quelles sont les nouvelles perspectives qu'il nous ouvre. Que pouvons-nous faire pour préparer l'étape à venir ? Pour faire que notre tradition revisitée, oubliée longtemps, et pas encore réellement appréciée

dans toutes ses dimensions, devienne effectivement féconde et nourrisse les perspectives du futur, au temps de la globalisation ? Car il s'agit maintenant de s'ouvrir au monde et au futur. Défi temporel et d'organisation spatiale.

Je vais donc partir d'ici et d'Adamas, puisque nous sommes chez Adamas : Adamas, le personnage du grand druide dans l'Astrée, c'est Jean Papon, qui a bâti cette demeure de Goutelas. Voilà sa tête, un bonne tête paysanne. Son portrait s'accompagne d'un éloge en grec. Il n'est pas inintéressant de voir que le fils d'un modeste notaire du Crozet, anobli sur le tard, mais d'abord petit juge, puis lieutenant général du bailliage, avait, ainsi que sa famille une culture humaniste, lisait et écrivait le grec.

Le texte en grec célèbre, comme le veut le genre de l'éloge, les mérites de Jean Papon.

*Cessez imagiers, de représenter Papon
Lui-même s'est peint d'abondance à travers ses écrits.
Cette image représente son corps mortel
Mais ses écrits expriment son âme et son esprit divin.
Papon a eu en partage la **justice et la vertu.***

Ces vers rappellent que Papon a beaucoup écrit : il fut l'un des premiers à faire que tous comprennent le droit en utilisant le français et non le latin : son recueil des Arrêts Souverains est rédigé en français. Ils insistent aussi sur les qualités fondamentales du personnage : la justice et la vertu.

Nous sommes à la recherche, les uns et les autres, de ces valeurs constitutives de l'héritage de l'Arcadie qui puissent un jour être connues de tout le monde, universalisables, à l'heure où il faut cependant garder la diversité des cultures. Cela peut paraître un défi. Vouloir par exemple universaliser les Droits de l'Homme, comme l'exprime le texte international de la Déclaration Universelle des droits de l'homme (dont chacun comprend bien qu'ils sont loin d'être universels, mais universalisables...) et d'un autre côté, préserver à tout prix la diversité des cultures, comme y invite une nouvelle charte de l'UNESCO. Comment faire ? Là, le défi arcadien montre la bonne voie : il s'agit d'abord d'incarner les valeurs dans un territoire, les enraciner, puis les frondaisons s'élargiront. Mais cet enracinement dans le passé n'est pas du passéisme.

Revisitons donc l'histoire de cette maison, pour comprendre quel est ce personnage qui nous sert de référence aujourd'hui, quatre siècles après. C'est un homme de justice. (Mot prononcé plusieurs fois aujourd'hui) Y aurait-il des valeurs universalisables sans justice ? Evidemment non.

Donc je vais broder sur trois mots : justice, liberté, amour.

Justice, à travers Adamas, c'est-à-dire Jean Papon. Liberté et amour, à travers l'auteur de L'Astrée, Honoré d'Urfé, dont il convient encore de raffiner la figure. Il n'est pas un nobliau plus ou moins efféminé, qu'on chasse cela une fois pour toutes de notre tradition. Un chantre de la liberté et de l'amour mérite mieux que la façon dont on présente *L'Astrée* et nous avons de justes raisons d'être fiers de ce personnage.

Commençons par Jean Papon, qui va devenir un symbole. Ce grand juge, avant d'être noble, fut député du Tiers Etat, à une époque où l'on essayait de mettre fin aux guerres de religion. Il est de ceux qui ont essayé d'éviter la division. Il se battra ensuite dans les rangs de la Ligue, comme Honoré d'Urfé. Mais après avoir combattu pour leurs idées, ils se rallieront à Henri IV. Il y a des gens qui, si divisés qu'ils aient été, ont compris les chemins de l'unité.

Jean Papon, devenu grand juge de Forez, a écrit dans le sens d'une vulgarisation des idées qu'il fallait proposer : Il s'est opposé à la peine de mort, à Pommiers, pour un malheureux « idiot de village » qui avait, paraît-il, brisé un crucifix. Les autorités ecclésiastiques avaient cru bon de réclamer la mort ... Jean Papon est de ceux qui s'y sont opposés. Cet événement ancien appartient à notre passé et je tiens à réhabiliter ce passé : Un homme de justice, il y a quatre siècles, en ce lieu, s'est efforcé d'incarner l'idée de justice. Quelle perspective nous ouvre cette tradition enracinée ?

Nous sommes quelques uns à penser que ce lieu est fait pour faire comprendre ce que doit être en nos temps l'humanisme juridique. Dans cette maison, depuis quarante ans, se sont réunis beaucoup de gens qui sont au sommet de toutes les « hiérarchies » juridiques (cour de cassation, barreau, université...) Parmi eux, Mireille Delmas Marty, titulaire au Collège de France de la chaire d'internationalisation du droit, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, qui va être reçue comme membre honoraire de l'International Society for Arcadia. Son épée d'académicienne porte, gravée à l'intérieur de la poignée, une phrase en grec, et une pierre bleue qui symbolise la terre. Sa forme flammée, choisie en Forez et forgée par un Montbrisonnais, signifie qu'elle n'est pas faite pour blesser, mais qu'elle est symbole de la flamme qui éclaire et attire.

Cette épée va être déposée à Goutelas, elle est faite pour être ici. Elle a été offerte par un comité international dans lequel figurent des représentants de trois grandes traditions du droit (réseau Internationalisation du Droit constitué autour de Mireille Delmas Marty) : le Brésil, les Etats unis, la Chine. Parmi ces représentants, vous trouvez le juge Brayer de la cour suprême des Etats Unis qui a tenu tête à l'administration Bush pendant des années, le professeur Gao, doyen de l'université du peuple de Pékin, un représentant du Mexique qui présentait Mireille Delmas Marty à ses étudiants de l'université en disant : « Madame, vous êtes un cadeau de la providence, vous nous apportez... plus que ces livres qu'on ne trouve même pas dans les librairies françaises ». Tant il est vrai que la pensée, la vraie culture, est toujours active quand on la met en route là où il faut et là où il y a des esprits pour l'entendre et la comprendre.

Nous projetons de réunir ici ces représentants. Pour affirmer l'humanisme juridique qui a joué un grand rôle il y a quatre siècles, ici, nous avons déjà des projets opératoires. Comprenez que ce ne sera pas une mode de l'esprit. Nous ne sommes pas des rêveurs, mais nous croyons aux symboles, quand les hommes complètent les hommes. Comprenez que Mireille Delmas Marty croit comme moi à l'égalité des hommes, à l'égalité des cultures, au combat quotidien.

Revenons à L'Astrée. Les noms des personnages sont grecs : Adams, Céladon, Polémas (qui assiège Marcilly), Hylas, le matérialiste qui s'oppose à Sylvandre. La Grèce à travers sa langue, nous a

imprégnés d'une telle façon que beaucoup l'oublent ou ne le savent pas. A travers *L'Astrée* qu'on réhabilite, ils vont découvrir les chemins de l'idéal grec, et donc, bien sûr, à travers la Grèce, de l'Arcadie qui nous est particulièrement chère, et qui en est le symbole prééminent.

Revenons aussi à l'auteur de *L'Astrée* que l'on commence à réhabiliter. Un ouvrage auquel j'ai participé, ainsi que le *Diana*, doit être édité par le guide des patrimoines Rhône-Alpins. Mais je pense que la meilleure définition d'Honoré d'Urfé, ce n'est pas seulement que ce soit un auteur Rhône-Alpin, c'est qu'il soit un chantre de la liberté et de l'amour. Cela est contesté, je le sais, mais peu ont lu entièrement les 5000 pages de l'*Astrée*. Je les ai lues, et plusieurs fois, imitant en cela Jean Jacques Rousseau. Ce philosophe, qui a joué un certain rôle dans la préparation de la Révolution française, relisait *L'Astrée* intégralement toutes les années. « *De toutes les lectures que m'avait faites mon père, L'Astrée était celle qui était la plus chère à mon cœur. C'est cette lecture-là qui me revenait au cœur le plus fréquemment.* »

Vous verrez qu'Honoré d'Urfé, entré au purgatoire, resurgira comme un passeur d'idées, et de l'idée de liberté. Des travaux universitaires y insistent déjà : Delphine Denis, qui prépare, avec une équipe de la Sorbonne, une publication de *L'Astrée*, attendue par les universitaires du monde entier, a rappelé qu'Honoré d'Urfé présente le Forez, dans *L'Astrée*, comme un lieu de « franchises », c'est-à-dire de libertés publiques. Cette province est gouvernée par une reine, une femme, ce qui est le contraire de la loi salique. De plus, cette reine incarne, au vu d'autres épisodes du roman, un pouvoir qui doit être électif. Ce n'est pas là une vision aristocratique ordinaire. Deux épisodes importants montrent l'idée qu'avait Honoré d'Urfé de la liberté publique : dans *L'Astrée* qui se déroule au Vème siècle on rencontre le personnage de Mérovée, roi de la première race de souverains, roi élu, porté sur le pavois par ses guerriers, et ratifié par le peuple. Il est expressément rappelé dans *L'Astrée* qu'un vrai roi doit être ratifié par le peuple, et que, si le peuple n'en veut plus, il peut s'insurger et prendre les armes. Image audacieuse que celle d'un peuple qui à bon droit prend les armes ! C'est ce qui se produit lorsque Genséric, le fils de Mérovée, se trouve désavoué à la fois pour ses mœurs et pour son gouvernement : on le descend du pavois et on le décrète tyran.

Ainsi, si chaque Arcadie apporte son témoignage et sa vision propre dans l'univers de la littérature pastorale, la nôtre, le Forez dépeint par Honoré d'Urfé, est une des plus intéressante en ce qui concerne la liberté : voilà une région de franchises, avec une gouvernance élective, décrétée tyrannique si elle s'écarte du droit chemin. Car, pour Honoré d'Urfé, qui en cela prépare Rousseau, l'obéissance aux lois est la base du civisme. N'oublions pas que, dans la déclaration de 1789 les Droits de l'Homme sont aussi ceux du Citoyen. On parle beaucoup des droits de l'homme, mais où est passé l'esprit civique ? Le citoyen, c'est celui qui a le droit de faire les lois, il ne les subit pas, mais en revanche, il les respecte.

Je voudrais citer ces phrases étonnantes de *L'Astrée* dans lesquelles Honoré d'Urfé exprime les réactions aux comportements de Genséric, le mauvais roi : « *Le peuple s'en plaignait, les grands en murmuraient, et les plus affectionnés en soupiraient* ». C'est au bout de la plainte, que le peuple

prend les armes. Honoré d'Urfé écrit encore : « *C'est le manquement du roi à ses devoirs d'obéissance qui justifie qu'il soit nommé tyran. Il s'était rangé à de fausses mais flatteuses maximes selon lesquelles toutes choses étaient permises aux rois, et il croyait que les rois faisaient les lois pour leurs sujets et non pas pour eux.* » Honoré d'Urfé qui était opposé à l'absolutisme royal, en train de poindre, est d'avis totalement contraire.

Avant *L'Astrée*, Honoré d'Urfé avait écrit, lors de ses deux emprisonnements successifs à Feurs puis à Montbrison (il avait 23 ans), *les Epîtres Morales*. On y trouve ceci : « *Ce ne sont pas les rois, même les plus grands, qui commandent à leurs royaumes et empires, mais les lois, auxquelles ils sont contraints d'obéir, s'ils ne veulent changer leur domination en tyrannie.* » J'aimerais que tous les élus, même en République, n'oublient pas qu'ils sont soumis aux lois. L'obéissance aux lois est fondamentale : c'est là la marque d'une société où les citoyens peuvent avoir confiance dans leurs représentants. Voilà, dans notre tradition, des idées utiles à rappeler et qui nous ouvrent la voie pour aller plus loin.

Reste à parler de l'amour.

L'amour, Eros, est bien entendu présent dans *L'Astrée*. Il suffit de rappeler le personnage d'Hylas qui explique avoir fait usage de toutes les dames, de tous les âges et de toutes les conditions. Il ne lui reste plus que les vestales, dont il s'apprête à faire « l'apprentissage »... Mais on trouve aussi dans *L'Astrée* une philosophie de plus haut niveau : Pour Honoré d'Urfé, l'amour des autres est la clé absolue de la compréhension de la nature et le fondement de la culture, y compris métaphysique, par delà les divergences religieuses. En effet, pour parler de religion (au temps des Guerres de religion, ne l'oublions pas), Honoré d'Urfé a recours à un dieu gaulois, Teutatès. Artifice intelligent qui permet de passer par-dessus les barrières religieuses, voire de réunir « ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas. » Car Teutatès est avant tout un principe créateur, celui-là même qui sera en tête de la déclaration des Droits de l'Homme de 1789 proclamés sous les auspices de l'Être suprême.

On voit, dans la chapelle de la Bâtie d'Urfé des tableaux qui représentent des épisodes de l'Ancien Testament : le dieu qui y est associé est le Dieu vengeur de la Bible, celui qui pour protéger sa tribu fait massacrer les enfants des Philistins. Ce n'était pas la conception d'Honoré d'Urfé. Pour lui, l'amour est le principe qui maintient la solidarité du monde et la fraternité des peuples : « *Le grand Teutatès qui par amour a fait l'univers, et par amour le maintient veut non seulement que les choses insensibles encore que contraires soient unies et entretenues ensemble par le lien d'amour, mais les sensées et les raisonnables aussi* ». Honoré d'Urfé n'exclut pas le rationalisme ni la justice de ce lien d'amour. Le droit ne peut pas tout. L'amour, principe supérieur qui unit le cosmos, la nature, les hommes, transcende le droit. Et dans cette prose superbe qu'admiraient La Fontaine, Rousseau, Châteaubriand, il poursuit : « *Mais puisque Dieu a fait toutes choses pour l'amour et que la fin de quelque chose est toujours plus parfaite, nous pouvons aisément juger, puisque toutes les choses bonnes ont l'amour pour leur but, que de toutes, l'amour est la meilleure. Or connaissant cette bonté*

de l'amour, nous sommes obligés, par les lois de la raison, d'aimer l'amour plus que toute autre chose et plus cet amour est reconnu, plus aussi devons nous encore l'aimer. »

Voilà pourquoi, dans cette égalité que nous souhaitons tous sur le plan international, nous nous présentons sans complexe d'infériorité, parce que, dans notre tradition enracinée, nous avons de belles et fortes valeurs : la justice, la liberté et l'amour. L'ensemble de tout cela, je le résumerai par la phrase d'un poète de nos îles lointaines, poète de la Martinique, qu'aime beaucoup Mireille Delmas Marty : Edouard Glissant. Reformulant, dans un style « astréen », cette idée claire et simple à l'usage de ceux qui veulent agir en perspective pour changer, dans le monde, ce qui doit être changé, « Agis local, pense global », Edouard Glissant écrit « *Agis en ton lieu, pense avec le monde* ».

Voilà qui est à la fois arcadien, adamantin, astréen.

Paul Bouchet ancien bâtonnier du barreau de Lyon, est actuellement Conseiller d'État honoraire, et président d'honneur du mouvement ATD Quart Monde. En 1961 il fut à l'origine de l'aventure humaine exceptionnelle de la restauration du château de Goutelas. Il est le fondateur du centre Culturel de Goutelas. Par ses actions de terrain il participé à la sauvegarde et remise en valeur du patrimoine forézien. Par sa conviction sans faille, il contribue à donner de l'Astrée une lisibilité porteuse de sens, de valeurs et d'avenir